

LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN
Conférences de Charles-Edouard Leroux

celeroux@orange.fr

Cycle 2017
Second semestre

Penser (dans) un monde nouveau

3. *Court terme, précarité, urgence : après nous le déluge*

Les rythmes qui ordonnent au quotidien la construction de nos projets semblent de plus en plus voués à l'accélération par l'intensification de la concurrence économique et la multiplication des moyens technologiques de communication et d'information. Que deviendrons-nous si nous perdons notre capacité à inscrire le présent dans un rapport particulier avec le passé et le futur ?

Nous savons depuis un certain temps que notre mode de vie, résultant d'une croyance aveugle dans le progrès, conduit la planète, et l'humanité avec elle, à la catastrophe. Et pourtant, nous continuons de vivre comme si les graves problèmes de ressources, comme si les conséquences tragiques du réchauffement climatique, comme si les crises sociales et institutionnelles qui se manifestent un peu partout à l'échelle de la planète constituaient des scénarios improbables ou relevaient d'une réalité virtuelle plus proche de la science-fiction ou de la prophétie de mauvais aloi que des signes avant-coureurs de grandes catastrophes, catastrophes dont les effets peuvent conduire, ainsi que le soutient l'anthropologue Paul Jorion, à rien moins que l'*extinction de l'humanité* : « *Nous avons lancé le processus de deuil de notre propre espèce* », s'alarme-t-il¹. D'où l'hypothèse que nous serions bien les héritiers de Madame de Pompadour, à qui la légende prête d'avoir prononcé ces mots : « après nous le déluge ! » à une époque, dite des Lumières, où il était possible de déceler les signes avant-coureurs de l'effondrement du régime monarchique. Formule cynique peut-être, mais surtout expression du désarroi d'une caste privilégiée devenue incapable de se projeter dans le moyen ou long terme. Serait-ce notre tour ?

Ce qui est en cause est ainsi notre *mode de vie*, que nous pourrions définir comme *manière d'habiter la planète*. Nous aurons l'occasion, lors de notre rencontre du 7 décembre prochain, consacrée à ce que j'appellerai *La longue mémoire des sagesses d'antan*, d'approfondir la question du *vivre*, et plus précisément, selon la formule désormais consacrée, la question du *vivre ensemble* telle qu'elle demeure accessible à travers ce qui s'est conservé des habitudes ancestrales. Mais auparavant, il importe que nous réfléchissions à l'impact des *rythmes de vie* que nous impose la société de l'ère hyperindustrielle, devenue, dès l'aube de ce XXI^e siècle,

¹ Paul Jorion : *Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité*. 274 p., Fayard, 2016.

société d'hyperconsommation en raison de l'accaparement des loisirs au quotidien par le marché industriel.

C'est la raison pour laquelle la question du temps, ou plutôt du *tempo*², si l'on entend par *tempo*, comme en musique, la vitesse d'exécution de nos tâches, est devenue centrale. C'est de *tempo*, de *rythme* et de *cadence* qu'il sera question pour tenter de *penser*, selon l'intitulé de notre cycle, ce *monde nouveau*, sachant que le temps, selon la manière dont nous l'organisons et le rythmons, est une construction sociale qui à la fois résulte de nos activités sociales et les conditionne³, à un tel point que c'est peut-être désormais le *facteur temps* qui décide au quotidien de la construction de nos projets et de la réalisation de nos engagements, de plus en plus voués à l'accélération par l'intensification de la concurrence économique et en raison de la multiplication des moyens technologiques de communication et d'information.

Dans les années soixante, le préhistorien André Leroi-Gourhan, qui abordait en archéologue et en ethnologue la question sociale, pouvait encore insister sur l'effet libérateur de la techno-économie qui semblait favoriser une certaine prise d'indépendance des individus à l'égard de l'urgence biologique.⁴ Mais à l'inverse d'André Leroi-Gourhan qui, en son temps, parlait sans hésiter d'*humanisation des phénomènes sociaux* lorsqu'il analysait la constitution des rythmes collectifs, nous pouvons faire l'hypothèse que les rythmes de vie actuellement imposés par le mode de vie consumériste au stade hyperindustriel, et qui tendent à se mondialiser, pourraient remettre en cause cette *humanisation* ou du moins en modifier singulièrement la nature. Bien qu'il soit difficile actuellement d'en mesurer pleinement les conséquences sur le moyen ou long terme, nul doute que l'accélération de nos rythmes collectifs constituerait l'une des dimensions de ce que Paul Crutzen, météorologue et chimiste (prix Nobel en 1995), s'est proposé, en l'an 2000, d'appeler l'*anthropocène*, pour désigner la période géologique caractérisée par l'influence croissante de l'homme sur le système terrestre.⁵ Sur ce point, Claude Lorius et Laurent Carpentier⁶ semblent avoir clairement établi, dans la suite des travaux de Paul Crutzen, qu'une grande part de la crise environnementale, qui compromet déjà lourdement l'avenir des nouvelles générations, est précisément due à l'accélération du développement de l'espèce humaine depuis deux cents ans, accélération qui s'intensifie avec une ampleur inédite depuis les années 90, au point que le rapport issu de la huitième session de la *Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement* donnait déjà lieu en 1992 à ce constat alarmiste : « *Les changements à long terme qui se produisent dans les structures économiques et les relations économiques internationales et dont les origines*

² Le tempo est la vitesse à laquelle un rythme est joué.

³ Sur le temps social, lire Roger Sue : *La sociologie des temps sociaux*, in *Revue française de pédagogie*, volume 104, 1993. pp. 61-72.

www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1993_num_104_1_1289

⁴ André Leroi-Gourhan : *Le geste et la parole*. Tome 2 : La mémoire et les rythmes (1965). 288 p., Albin Michel.

⁵ Paul Crutzen : *L'âge de l'homme. Construire le monde de demain à l'ère de l'anthropocène*. 320 p. Alternatives, 2012.

⁶ Claude Lorius et Laurent Carpentier : *L'anthropocène. Cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*. 168 p. Actes Sud, 2011.

remontent parfois à des dizaines d'années se déroulent maintenant à un rythme accéléré. »⁷ Une accélération qui engendre depuis 25 ans une telle frénésie de « *réajustements dans les systèmes économiques nationaux, les conceptions sociales et les approches de la politique nationale et internationale du développement, ainsi que dans les relations politiques internationales* », qu'il en résulte parfois le sentiment d'un chaos dont il nous faudra pourtant faire émerger un nouveau monde – ce qui est d'ailleurs le propos de ce rapport de l'ONU.

Pour ma part, je voudrais même aller au-delà de ce constat sans précédent dans l'histoire de notre planète pour me demander si l'*homo sapiens*, non seulement n'est pas en train de rompre des équilibres fondamentaux qui conditionnent sa survie en tant qu'espèce (thème écologique que j'ai abordé en 2012 dans un cycle consacré au *sentiment de l'apocalypse*), mais en outre en danger de s'autodétruire en tant que tel, c'est-à-dire psychiquement, par la généralisation d'une forme de vie de plus en plus étrangère au plein exercice de la pensée. En effet, si la pensée est indissociablement mémoire et projet, si penser c'est *habiter le temps*, il y a fort à parier que l'accélération des rythmes au quotidien, la priorité du court terme, la tyrannie de l'immédiat déroutent la pensée et la laissent sans perspective et sans horizon. J'imagine tout ce que cette hypothèse peut avoir de *catastrophiste*, mais je m'autorise ici du *catastrophisme éclairé* naguère défini au plan écologique par Jean-Pierre Dupuy⁸ : de même que nous avons acquis la certitude que l'humanité est devenue capable de s'anéantir par les armes de destruction massive et par l'épuisement des ressources planétaires, de même devons-nous faire l'hypothèse qu'un certain degré de développement technologique et industriel pourrait conduire l'homme à une autodestruction psychique, en raison d'un mode de vie qui commence par endommager ses capacités cognitives, en l'occurrence sa capacité à *habiter le temps*⁹, pour reprendre le titre d'un beau livre de l'historien Jean Chesneaux qui déplorait dans les années 90 la rupture de continuité entre présent et passé, et présent et avenir, rupture qui réduit la pensée à un présent sans mémoire et sans promesse, mémoire et promesse constituant les pôles essentiels de la pensée, autrement dit de la durée, dont Bergson faisait naguère, sous le terme d'*intuition*, la manifestation profonde de la conscience. Et précisément, ce rétrécissement de notre champ de conscience, voire ce retrait ou cet affaiblissement du souci de la durée, résultent d'un ensemble de contraintes imposées par la société hyperindustrielle (le mode de vie).

L'assomption de l'expression *court terme* empruntée à la théorie économique et informatique constitue un indice majeur de ce rétrécissement d'horizon révélateur de la vie contemporaine, caractérisée par un ensemble de comportements si généralisés qu'ils ont donné lieu à la formule de *court-termisme* propre à définir l'horizon d'action de *l'individu*

⁷ Huitième session de la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement (CNUCED VIII) Carthagène (Colombie), 08 - 25 février 1992.

<http://unctad.org/fr/pages/MeetingsArchive.aspx?meetingid=22964>

⁸ Jean-Pierre Dupuy : *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain* (2002). 224 p. Points essais.

⁹ Jean Chesneaux : *Habiter le temps. Passé, présent, futur, esquisse d'un dialogue politique*. Bayard, 239 p., 1996.

hypermoderne observé et analysé par la sociologue Nicole Aubert¹⁰, individu hypermoderne dont les manières d'être, de faire, de ressentir sont soumises au régime compulsif de la performance, de l'intensité, de la sollicitation de tous les instants sans qu'il lui soit loisible d'élaborer d'autres scénarios que ceux qui sont exigés par le Marché. Le philosophe et sociologue norvégien Jon Elster (professeur au Collège de France) a tenté, dans un essai consacré à la théorie de l'action humaine¹¹, une explication de ce rétrécissement de l'horizon temporel de l'individu contemporain. Jusque dans les années 80, l'ensemble des actions possibles auxquelles pouvait prétendre un individu était encore définies par l'intériorisation des normes traditionnelles. Depuis, l'extension du Marché démultipliant les injonctions consuméristes avec l'aide de la puissance du numérique, a favorisé l'avènement de cette *intelligence computationnelle* qui tend à substituer aux normes traditionnelles de la pensée des ensembles d'opérations formatées dont les objectifs obéissent aux critères de profit et d'utilité immédiats. Ce qui conduit Jon Elster à poser la question suivante : « *Pourquoi continuons-nous d'agir contre nous-mêmes ?* », c'est-à-dire au détriment de cette dimension de durée qui inscrit l'action humaine dans un champ de conscience qui sans cesse revient au passé pour se projeter vers un ample horizon temporel. Sa réponse est d'ordre éthique : « *la faiblesse de la volonté* ».

Notre réflexion relèverait ainsi d'une *écologie de l'esprit*, pour reprendre la formule employée naguère par le philosophe britannique Gregory Bateson¹², certes dans une perspective un peu différente de la nôtre, mais qui permet de saisir dans quelle mesure notre mode de vie présent, avec les rythmes qu'il nous impose, dans le travail comme dans le loisir, sont susceptibles de modifier considérablement notre capacité à nous rapporter au passé, à nous situer par rapport à lui et à donner à nos actions des objectifs. Il y a à coup sûr une relation de cause à effet entre la désorientation et le désarroi, entre le rétrécissement ou l'effacement des repères temporels, et les manifestations de ce que Bernard Stiegler appelle notre *misère symbolique*, à la fois intellectuelle et émotionnelle, générée par la société hyperindustrielle avec ses impératifs absolus que sont l'hyperconsommation et le profit¹³, qui nous contraignent à vivre en permanence dans une urgence telle que nous ne disposons plus du temps nécessaire à la construction de nos singularités par la réflexion personnelle, le rêve propre, la méditation, solitaire ou en dialogue. Nous manquent même le silence et l'ennui essentiels à l'appréhension de la durée si indispensable à ce que Georges Bataille, dans un livre admirable a naguère nommé *l'expérience intérieure*.¹⁴

A cet égard, comment s'étonner que le vieux mot de *précarité* soit devenu le mot du désarroi contemporain ? Je n'ose pas insister sur son étymologie, qu'il convient quand même de mentionner : il est emprunté dès la Renaissance au latin juridique *precarius*, qui signifie

¹⁰ Nicole Aubert : *L'individu hypermoderne*. 456 p., Erès/Poche, 2017.

¹¹ Jon Elster : *Agir contre soi*. 128 p., éd. Michalon, 2011.

¹² Gregory Bateson : *Vers une écologie de l'esprit* (USA, 1972). Tome I, 299 p. et tome II, 352 p., Points essai, 2008.

¹³ Bernard Stiegler : *De la misère symbolique. 1. L'époque hyperindustrielle* (2004). 404 p., Champs essais, 2013.

¹⁴ Georges Bataille : *L'expérience intérieure* (1953). 180 p., TEL/Gallimard.

« obtenu par la prière »¹⁵. Il serait aisé de suggérer que la société hyperindustrielle tend à substituer à l'état de droit ou, si vous préférez, à l'état où prévaut la primauté des droits, par définition durables, une société de supplication, si ce n'est de supplication qui n'est pas loin de suggérer que le bon vouloir du Prince serait de retour en toutes choses, ce qui, somme toute, annonce déjà le thème du déluge...

C'est pourtant sous l'angle temporel qu'il convient de préciser la précarité : est précaire ce qui est passager, provisoire, jamais totalement assuré, ce qui conduit à faire de la précarité une manifestation du *court-termisme* plus haut évoqué, qui s'en tient au présent ou à l'échéance proche, sans garantie pour le moyen ou long terme. Quel paradoxe ! Au cœur de la société du « jouir à tout prix », ce sont d'un côté temps partiels, CDD, travail intérimaire, chômage, de l'autre leurs répercussions sur des masses d'individus condamnés à vivre une situation d'urgence permanente, autant de formes de précarités applicables aussi aux accidents de la vie personnelle dont les discontinuités subies ou voulues fragilisent les parcours¹⁶, comme si le prix à payer pour l'insouciance consumériste dénoncée un peu plus haut comme rupture spirituelle, indifférente au passé, incapable de promesse, au bénéfice du jouir à tout instant promis par le Marché, c'était l'instabilité devenue le lot commun de la société hypermoderne : pas plus qu'elle ne saurait garantir la durée des objets, dont elle va jusqu'à programmer l'obsolescence, la société hypermoderne précarise les droits, ou du moins rechigne à les faire valoir.

Ce que je veux suggérer, c'est qu'à un certain degré de développement technologique et industriel, dont résulte le mode de vie spécifique que nous pouvons appeler société d'hyper consommation de masse, l'espèce humaine est capable de rompre les rythmes fondamentaux qui demeurent essentiels à son être biologique comme à son équilibre psychique, et en l'occurrence indispensable à ses capacités de projet, au point de menacer sa propre survie.

Il apparaît alors que si nous n'avons plus la même perception du temps, si nous n'éprouvons plus de la même manière le rapport du passé au présent et du présent au futur parce que le temps socialisé de l'ère hyperindustrielle nous impose des rythmes effrénés, ainsi que le montre Patrick de Wever, géologue, dans *Temps de la terre, temps de l'homme*¹⁷, nos liens au passé se trouvent profondément modifiés, et, par voie de conséquence, nos capacités de projets. Comment le politique lui-même, réduit au court terme devenu la loi de l'économie mondialisée, pourrait-il tenir les promesses de l'histoire ? Comment maintenir, c'est-à-dire inscrire dans la durée, faire durer un contrat social dont la globalisation de la vie planétaire semble récuser la nécessité. A peine deux siècles de développement de la connaissance nous avaient appris les temps longs de l'histoire et de la géologie ; or paradoxalement, cette prise en compte du long terme et de la maturation nécessaires à la construction et aux métamorphoses des identités individuelles et collectives se trouve freinée par un mode de vie aux rythmes sans cesse accélérés, le plus souvent peu compatibles avec nos rythmes intérieurs

¹⁵ *Le Robert historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, 1998.

¹⁶ Nicole Fieulaine & al. : *Précarité et troubles psychologiques : l'effet médiateur de la perspective temporelle. Les cahiers internationaux de psychologie*, n°72, 2006/4. Article consultable en ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2006-4-page-51.htm>

¹⁷ Patrick de Wever : *Temps de la terre, temps de l'homme*. 240 p., Albin Michel, 2012.

si bien exprimés par les musiques, les chants et les danses qui pendant des millénaires ont donné leurs vraies cadences au groupes humains sur le mode de l'intersubjectivité. Je voudrais à ce propos rendre hommage à un très beau livre de Pierre Lévy, philosophe et sociologue, qui oppose à la grande horloge des *Temps modernes* (le film réalisé par Charlie Chaplin), symbole de l'effroyable réduction des actes humains aux cadences de la machine industrielle, ce qu'il appelle *l'intelligence collective* : « *L'horloge, la grande horloge des Temps modernes, indexe le temps des machines et des cadences infernales, le temps du travail salarié, le temps de transport, le temps vide, le temps volé, le temps de l'ennui. Le Territoire avait homogénéisé, domestiqué à grand peine les temps vivants, subjectifs. La Marchandise les exproprie.* »¹⁸

De là, la tyrannie du court terme qui nous éloigne de la capacité à prendre en compte le temps d'une vie, à nous inscrire dans la trace de ceux qui sont nés avant nous, à nous situer dans la durée, pour privilégier exclusivement l'urgence. Ce qui signifie que le déploiement au présent d'une existence individuelle et collective ne procède plus par une sorte de cumul d'expériences, mais nous voue, à travers une atomisation d'instant, à un perpétuel abandon de ce qui a précédé. Autrement dit, nous sommes capables de penser l'évènement, l'immédiat ; nous ne serions plus capables de penser la durée, constitutive de la conscience, et dont l'autre nom est mémoire, seule porteuse de projet. *Après nous le déluge* : nous ne projetons plus, nous ne nous projetons plus, nous sommes projetés à chaque instant vers les buts immédiats imposés par les contingences du Marché.

La précarité de tous nos actes n'est pas nécessairement destruction de la mémoire, mais du moins en est-elle l'empêchement. Nous ne sommes pas condamnés au pessimisme, et pouvons faire l'hypothèse que ces accélérations de nos rythmes collectifs peuvent conduire à des résiliences tant que ne s'est pas épuisée en nous l'expérience de la durée. Notre incapacité à nous projeter dans le long terme pourrait alors ne constituer qu'un changement de tempo historique. Le régime d'historicité, pour reprendre l'expression de François Hartog¹⁹, auquel nous contraind le mode de vie hyperindustriel, relèverait d'une expérience du temps seulement différente de celle qui règle le déploiement dans la durée des civilisations dites traditionnelles. Nous pourrions inverser le propos de Claude Lévi-Strauss²⁰ qui reprochait à l'Occident d'entretenir sur les sociétés traditionnelles un regard négatif, au prétexte que ces sociétés, qu'il appelait *stationnaires*, étaient vouées à la répétition en ce que, précisément, elles vivaient à l'écart du Progrès, alors que les sociétés occidentales, dynamisées par l'invention, par le changement, par l'accélération du mode de vie grâce essentiellement au progrès technologique, bénéficiaient du progrès, caractéristique des sociétés dites par lui *cumulatives*. La vérité est que nous vivons peut-être l'inversion de ces deux tempos historiques, le tempo dit *stationnaire* devenant l'apanage de la société consumériste en panne de projet éthico-politique, donc relativement immobile en dépit des apparences, alors que le tempo dit *cumulatif* deviendrait le privilège des sociétés dites traditionnelles qui découvrent dans les modes de vie ancestraux des possibilités de faire face aux désastres engendrés par le mode de

¹⁸ Pierre Lévy : *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*. 245 p., La Découverte/poche, 1994.

¹⁹ François Hartog : *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* (2003), 352 p., édition augmentée, Points histoire, 2015.

²⁰ Claude Lévi-Strauss : *Race et histoire* (1952). Folio essais.

vie consumériste (occidental). C'est pourquoi il nous reviendra d'examiner, lors de notre prochaine rencontre, la possibilité pour nos sociétés consuméristes de renouer, dans la longue durée, avec la mémoire des sagesse passées. Loin donc de constituer un empêchement irréversible à élaborer des projets à moyen et long termes, la perspective de la catastrophe à laquelle conduit notre mode de vie serait l'occasion d'inaugurer un nouveau *régime d'historicité*, pour reprendre la formule de François Hartog, qui nous donnerait à abandonner l'idéologie du court terme pour réinscrire dans la durée une relation renouvelée avec le passé et le futur. C'est d'ailleurs à peu près l'hypothèse qui fait toute la valeur du tout récent livre de Naomi Klein qui voit dans les catastrophes annoncées provoquées par le réchauffement climatique et l'épuisement des ressources naturelles autant d'impératifs contraignants pour le capitalisme. D'où le titre de son essai de 2015 : *Tout peut changer*²¹. Et par conséquent notre mode de vie dans tout ce qu'il a de destructeur pour l'environnement et de déshumanisant pour les générations futures.

Mais nous n'en sommes pas là, et c'est précisément pourquoi François Hartog introduit une catégorie temporelle inédite qu'il appelle *le présentisme*. Il s'agit d'une manifestation trompeuse du passé qui, en deux décennies, serait devenue omniprésente dans une conjugaison tous azimuts des formes mémorielles : lieux de mémoire, commémorations, patrimoine, identité, parallèlement à une temporalité chaque jour plus soumise à la consommation et à la marchandise. Il est bien vrai qu'il entre dans ce que j'appelle *l'esprit du temps*, de tout rendre présent. Restauration des monuments, reconstitution des événements, reconstruction des espaces historiques dans l'historial ou le mémorial, reproduction des œuvres grâce à des techniques inédites. En apparence, la mémoire demeure au premier plan, ainsi que la promotion du sens et l'orientation vers les valeurs humanistes et démocratique. Pourtant, je verrais plutôt dans ce *présentisme* dont parle François Hartog une pensée paradoxale, qui constitue peut-être ce que j'ai appelé naguère une *antimémoire*, parce que ce *présentisme* efface presque totalement la marque du temps, tend à gommer le sentiment de la durée qui est à proprement parler celui du déploiement historique. J'avais notamment illustré mon propos par l'évocation de la polémique autour de la reconstruction de la flèche de la basilique Saint-Denis, démontée au XIXe siècle parce qu'elle menaçait de tomber²². Côté *présentisme*, les partisans de la reconstruction ; côté *historique*, les opposants à cette reconstruction, pour lesquels la marque du temps bien perceptible doit demeurer constitutive de la longue durée. Il y aurait donc dans le présentisme une forme d'effacement du passé. L'air du temps est au *présentisme* ; c'est peut-être la manifestation paradoxale de la durée, mais cela ressemble surtout à une opération de marketing en faveur du Marché touristique.

Et tout cela n'est pas sans lien avec les rythmes du consumérisme industriel, qui veut que les choses soient toujours comme elles sont tout de suite. Avec le présentisme, l'esprit du temps nous impose bel et bien un rythme, un tempo qui se présente comme bien différent, et sans doute opposé au temps historique.

²¹ Naomi Klein : *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique (This Changes Everything. Capitalism vs. the Climate)* (2015). Babel/essai, 883 p., 2016.

²² http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/09/13/restaurons-la-fleche-de-la-basilique-de-saint-denis_3477415_3232.html

C'est ainsi que je voudrais placer en opposition à la mémoire positive, constructive, la manière dont les technologies, en particulier les technologies de l'audiovisuel, qui rendent notre quotidien tellement efficace, viennent imposer à nos facultés d'analyse et de réflexion une vitesse qui risque de dénaturer nos manières habituelles de penser et de sentir. J'y perçois une antimémoire, parce que j'ai le sentiment que le rythme intrépide et la prolifération propres aux nanotechnologies, si efficaces en matière d'électronique, ne peuvent que nous livrer un passé constitué d'instant sans lien, présentés en somme comme des successions d'accidents, là où normalement la mémoire humaine tisse patiemment des relations, renoue progressivement avec des origines, remonte le cours du temps selon des rythmes nécessairement lents parce que producteurs de sens. Je vous incite à partager ce sentiment de l'architecte Paul Virilio²³ que la prolifération incessante et indécente des images, associée à une vitesse toujours croissante, vient perturber nos rythmes psychobiologiques d'humains au point de défaire, de détruire le sentiment de la durée, rythme fondamental, qu'il s'agisse de la durée courte de l'histoire événementielle telle que nous l'a enseignée la tradition scolaire, ou de la durée longue de l'histoire générale associant notre présent à la longue marche des siècles.

Effet destructeur également, ce que Paul Virilio n'hésite pas à qualifier de « *pollution audiovisuelle* », dans la mesure où la prolifération généralisée de l'entertainment, tout entière vouée à la tyrannie de l'immédiat, et qui tend à se mondialiser, standardise les émotions et, partant, confisque les mémoires ou du moins les réduit à l'anecdote, engendrant une diminution considérable de la diversité mémorielle. Le triomphe de cette antimémoire est manifeste dans ce qu'on appelle le buzz, le buzz étant une technique de marketing apparue en l'an 2000 (le terme apparaît en France en 2010), et qui consiste à imposer à grande échelle la diffusion d'une information à visée commerciale (ou indirectement commerciale par le biais de l'audimat) en faisant le plus de « bruit médiatique » possible selon le principe d'une propagation démultipliée à un rythme aussi élevé que possible. Aujourd'hui les esprits sont l'évidence dominés par le *buzz marketing*, et jusque dans l'information²⁴. S'il n'est pas établi jusqu'à quel point, en l'état actuel des choses, ce genre de « pollution audiovisuelle » aboutit à faire obstacle à la constitution de tout projet personnel, il y a fort à parier que le buzz, symbole parfait de la pensée précaire, ne constitue un puissant empêchement à l'exercice normal de la fonction esprit, dont nous pourrions dire, suivant là-dessus encore Paul Virilio²⁵, qu'elle est essentiellement politique, au sens où elle se veut génératrice d'identité et de communauté de projet. A quoi résistent évidemment les nano techniques, qui contribuent, dans une atmosphère d'entertainment, à substituer à la relativement lente élaboration du projet politique la domination de l'instantané, de l'immédiateté, qui en constitue l'opposé. Effet réducteur, en effet, dans la mesure où le projet politique ne se constitue qu'en étroite corrélation avec un lent travail de pensée, et où, ainsi que l'écrit encore Paul Virilio « *la*

²³ Paul Virilio : *Les revers du progrès*. Interview de Paul Virilio - 30/11/12 réalisé par Stéphane Paoli. Consultable sur : <http://www.arte.tv/fr/2382838.html> Lire : Paul Virilio : *Le futurisme de l'instant : Stop-eject*. 95 p. Galilée, 2009.

²⁴ Éric Briones et Karim Stambouli : *Buzz Marketing*. 296 p., Éditions d'Organisation, 2002.

²⁵ Paul Virilio : *Vitesse et politique*. 151 p., Galilée, 1977.

philosophie politique d'aujourd'hui n'a pas pensé la question de la vitesse et de la vitesse articulée à l'espace »²⁶.

Ce que je veux signifier ici, c'est que l'accélération des rythmes de notre vie quotidienne peut très bien n'être que le reflet (ou le résultat) de l'accélération des processus de l'économie mondiale, marquant, depuis le milieu des années 80, l'émergence d'un monde sans repères fixes dans un univers sans frontières. C'est pourquoi je fais l'hypothèse que l'accélération croissante de la vitesse dans le champ de la compétition économique mondiale, qui constitue une révolution du « temps réel », qui multiplie les échanges immédiatement et sans délai, s'oppose au temps de la pensée, qui élabore des stratégies selon des rythmes forcément plus lents. Voilà en quoi la tyrannie du *temps réel* ne peut que conduire à une restructuration cognitive et psychologique qui compromet gravement la pensée du long terme, et pourrait bien, si nous n'y prenons garde, faire apparaître une ère anthropologique nouvelle, une nouvelle figure de l'homme, que Zaki Laïdi, politologue, définit comme « *l'homme-présent* »²⁷, voué à évoluer sans vergogne, goguenard, c'est-à-dire sans profondeur dans un monde désormais sans repères fixe, et sans projet consistant. Sans politique en somme, ou plutôt politique du vide, ainsi qu'en témoigne Jean Baudrillard : « *La vitesse est ... le triomphe de l'instantané sur le temps comme profondeur, le triomphe de la surface ... sur la profondeur du désir. [...] Triomphe de l'oubli sur la mémoire, ivresse inculte, amnésique.* »²⁸ En somme antimémoire.

Et pourtant ne manquent pas les occasions et les lieux de mémoire mis à notre disposition par une société *présentiste*. Nous pouvons même en trouver l'illustration dans le tourisme, étant entendu que l'optimisation économique et temporelle a colonisé l'ensemble de nos vies et de nos activités. En attendant que se reconstitue un véritable tourisme, qui renoue avec la lenteur des mémoires, le tourisme pressé, tourisme avant tout consommateur, n'échappe pas non plus à la dictature de la vitesse, qui impose de multiplier les circuits et de juxtaposer des lieux et des atmosphères différents dans un minimum de temps.

Si nous ne voulons pas donner raison à Edgar Morin qui déclare que « *nous avançons comme des somnambules vers la catastrophe* », autrement dit vers la pensée anecdotique, accidentelle, seulement ludique et paradoxalement superficielle, il nous faudra réapprendre à refuser les diktats du court terme, de la précarité et de l'urgence, pour renouer avec la lenteur qui seule donne sens au temps en rétablissant le sentiment de la durée. Je me tournerai une nouvelle fois vers Mona Ozouf, qui n'a pas peur de déclarer : « *Il est urgent de réapprendre à lire lentement, c'est crucial sinon nous serons vaincus par l'ignorance électronique* »²⁹. Ignorance, ou plutôt renoncement à penser. Ainsi que nous l'avons établi lors de notre rencontre précédente consacrée aux écrans interactifs, il ne s'agit pas tant de récuser le numérique que d'apprendre à s'en servir dans la lenteur, tout comme il ne s'agit pas de récuser le tourisme, mais de réapprendre à voyager.

²⁶ Paul Virilio, *op. cit.*

²⁷ Zaki Laïdi : *La tyrannie de l'urgence*. 46 p., Cerf/Les grandes conférences, 1999.

²⁸ Jean Baudrillard : *L'œil du cyclone*. Nouvel Observateur, hors-série, 2001, p. 90.

²⁹ <http://larepubliquedeslivres.com/mona-ozouf-face-aux-enigmes/>

Autrement dit, réapprendre le travail de la pensée. Cela oblige à la lenteur et à la réinscription de la conscience dans la durée, en toutes circonstances. Vaste programme, probablement difficilement compatible avec le mode de vie à l'ère hyperindustrielle.
